

9586

ESSAI
SUR
L'HOMME.

PAR M. POPE.

Traduit de l'Anglois en François

Par M. D. S.****.

The proper study of mankind is MAN.

L'étude propre de l'Homme est l'HOMME.

BIBL^o 1878.



M. DCC. XXXVI.





P R E F A C E

D U T R A D U C T E U R .

M O N S I E U R P O P E ,
le plus grand Poëte
d'Angleterre, & un
des plus beaux génies qui
ait jamais paru, s'étant pro-
posé d'écrire sur la vie &
les mœurs de l'homme,
a crû devoir considerer d'a-
bord l'homme en général,
sa nature & son état. Il est
nécessaire pour prescrire des

devoirs & établir des préceptes, ou pour examiner la perfection ou l'imperfection de quelque créature que ce soit, de connoître premièrement quelle est sa condition & quels sont les rapports, quelle est la fin & quel est l'objet de son existence.

La science de la nature humaine, ainsi que toutes les autres sciences, se réduit à un petit nombre d'idées claires. Il n'y a pas dans ce monde beaucoup de vérités certaines. Il en est de l'anatomie de l'esprit comme de cel-

du Traducteur. ▽

le du corps : il' est plus utile de s'appliquer aux parties les plus sensibles & les plus faciles à apercevoir , que d'étudier de petits vaisseaux & de petits nerfs qui échappent aux observations. Ce sont néanmoins sur les objets de cette nature que roulent des disputes qui servent bien moins à augmenter la théorie de la morale, qu'à en diminuer la pratique. En conséquence de ces observations , M. Pope s'est proposé de laisser les choses inintelligibles, de tenir un sage milieu entre des doctrines tout à-

fait opposées , & de former un système de morale avec un mélange de température qui ne nuisît point à la solidité ; système aussi court que bien digéré.

Ce qu'il a publié consiste en quatre Epîtres. C'est une idée générale de l'homme , où il n'y a que les plus grandes parties de tracées , leur étendue , leurs limites , & leurs connexions. Il a donné à ces quatre Epîtres le titre de premier livre , & il en annonce un second qui renfermera des particularités plus susceptibles d'agrément. Il ne fait

dans celui-ci qu'ouvrir les fontaines & préparer les canaux : dans l'autre il en suivra le cours & les détours.

Voilà ce que l'extrait de la Préface qu'il a mis lui-même à la tête de ses Epîtres, m'a fourni. Ces Epîtres sont écrites en vers, & elles sont adressées à Henri Saint Jean Lord Bolingbroke, à qui personne ne refuse l'aveu d'une supériorité de génie & de talens. M. Pope l'a loué sans être flatteur ; ceci est une exception aux Poètes & aux dédicaces.

Le sujet est d'une méta-

physique abstraite & délicate, où l'on peut aisément perdre le fil des inductions & les liaisons des rapports & des différences. La manière d'ailleurs dont les idées sont exposées est extrêmement concise : ce n'est pas sans raison. Car en même tems que par la brièveté de l'expression les choses deviennent plus faciles à être retenues, on devient plus propre à en conserver le souvenir, à proportion du degré d'attention que la précision requiert du Lecteur. Je n'alleguerai pas que le but de cet ouvrage est

plus d'instruire que de plaire. Le plaisir s'y trouve, mais il veut être recherché, & des réflexions de retour l'amènent, ce qui en relève la sensibilité & augmente cette complaisance propre que l'on goûte dans de semblables découvertes. Il ne sera pas toutefois hors de propos de présenter une idée de cet Ouvrage.

La première Epître traite de l'homme considéré par rapport à l'univers, & l'Auteur y prouve que *tout ce qui est, est bien*. L'univers entier forme un système général que l'homme ignore. Trop

borné , il ne le connoît qu'en partie , & trop présumptueux , il veut en rapporter la totalité à cette partie qu'il connoît , & qui est son système particulier. De ce principe d'orgueil naît l'idée d'une perfection chimerique qu'il se plaint de n'avoir pas , & qu'il ne sçauroit avoir sans cesser d'être ce qu'il est , sans cesser d'être homme. Dans l'échelle des êtres , c'est-à-dire , dans le rang ou la progression des diverses creatures , il doit y avoir un être tel que l'homme ; & par rapport à l'univers

cet homme n'est que partie d'un tout qu'il ignore & auquel il doit être relatif. Son orgueil s'irrite à tort de cette ignorance qui n'est point donnée en vain, & regrette à tort des puissances & des facultés disproportionnées à la nature de celui qui les souhaite, ou même incompatibles entr'elles. La gradation & la subordination des êtres & de leurs facultés qui est infinie & admirable, forme une espee d'échelle dont les proportions ne peuvent être altérées sans la détruire ; l'Être ordonnateur a

placé chaque chose dans le degré où il doit être, enforte que *tout ce qui est, est bien.*

La seconde Epître traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui-même considéré comme individu. C'est un être d'une nature mixte, borné dans ses facultés, sujet à beaucoup de foiblesses. C'est un mélange de passion & de raison, de vices & de vertus : mais ces passions & ces vices sont des instrumens de la Providence, des moyens du bien general, enforte que *quoique l'homme soit toute folie, Dieu est toute sagesse.* C'est cette verité que

l'Auteur a en vûë de prouver dans tout le cours de cette Epître. Il y découvre les principes des actions de l'homme : l'amour propre & la raison ; l'un & l'autre sont également nécessaires. L'un fait agir & l'autre retient, & ces principes ont plus ou moins de force à proportion de la proximité de leur objet. Ils s'unissent en ce point final, de rechercher le plaisir & de fuir la peine. Les passions sont les modifications de l'amour propre ; elles sont les élémens qui composent l'homme, & qui par conséquent

ne peuvent être détruites ,
mais qu'on doit modérer.
Des passions mêmes nais-
sent les principes de nos
vertus ; vertus distinguées
des vices , quoiqu'elles en
soient fort voisines, & qu'el-
les leur soient, pour ainsi di-
re, aparentées. L'homme est
un cahos d'ombres & de
lumières , qui ne peut être
séparé, dit M. Pope , que
par le Dieu qui est en nous ;
c'est aussi l'expression d'O-
vide , *est Deus in nobis.* M.
Pope rapportant tout , sui-
vant les principes de la pre-
mière Epître, à la totalité de
l'univers, & à l'Être suprême

me, n'agissant que pour une seule grande. fin , à la nature & à Dieu , regarde nos passions & nos vices , ainsi qu'il est déjà dit , comme des instrumens de la Providence , des moyens du bien général : la sagesse divine a distribué aux differens ordres d'heureuses foibleesses d'où résultent leur dépendance , leur union , leur force. Des passions fortes accompagnent chaque état , & ce que la connoissance peut renverser , ces passions le relevent. De là cette conséquence , que *quoique l'homme soit toute folie, Dieu est toute sagesse.*

La troisième Epître traite de la nature & de l'état de l'homme considéré par rapport à la société, & toute cette Epître tend à prouver que le véritable amour propre & l'amour social ne font qu'un. Tout le monde est un système de société. Rien n'existe à part, rien n'est fait ni entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres. L'homme, ce maître de tout, nourrit le cochon, engraisse l'oison : & ces animaux relativement à leur degré de connoissance sont au moins autant fondés à croire l'homme

l'homme fait pour eux, que l'homme l'est à croire la création faite pour lui: S'ils contribuent au bonheur de l'homme, l'homme ne contribue pas moins au leur. Il y a pour tous un bonheur mutuel. Chacun a un degré de connoissance qui lui est propre, & qui est proportionnel à son état. Si l'homme est pourvû de la raison, la bête est pourvûë de l'instinct: l'un & l'autre produisent également le bonheur de chaque individu: ils produisent les mêmes effets par rapport à la société. Ils marchent par

des routes différentes vers le même but. C'est même l'instinct qui forme entre les hommes les premiers liens, la raison les resserre : ainsi la raison est guidée par l'instinct ; ainsi la passion & la vertu marchent par tour. Ce n'est pas que l'état de la nature innocente fût un état d'aveuglement, c'étoit au contraire le regne de Dieu ; & si depuis l'homme est parvenu aux arts, ce n'est qu'en suivant la nature & qu'en copiant l'instinct. Il a trouvé parmi les bêtes des modèles de sociétés & de gou-

vernemens. L'amour, les craintes & les besoins, furent les motifs qui engagèrent les hommes à les établir. Le premier des gouvernemens fut celui des Patriarches qui étoient les Rois, les Prêtres & les Pères de leur état : leur fin apprit à leurs sujets à remonter à un premier Père, à un premier Etre ; ils l'aimèrent, ils s'aimoient entr'eux : tout alors n'étoit qu'amour. C'est la crainte qui a établi la tyrannie ; la force aidée par la superstition, produisit la crainte ; les hommes devenus tyrans

& vicieux crurent dans des dieux tirans & vicieux. L'amour propre aveugle fut le principe de ces maux , & le même amour propre éclairé les rectifia, & aprit qu'un gouvernement fondé sur la violence ne peut subsister long-tems. De là l'établissement des Loix qui sont fondées sur les besoins mutuels ; & de là l'établissement de cette vérité fondamentale , que pour l'amour de soi même , il faut aimer les autres , & que par conséquent *le véritable amour propre & l'amour social ne sont qu'un.*

La quatrième Epître traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport au bonheur; & M. Pope y prouve que *la vertu seule fait ici-bas notre bonheur.* Dieu qui gouverne par des loix générales, & non par des loix particulieres, a dû offrir à tous un bonheur égal, & la vertu seule peut constituer un bonheur de cette nature. Il ne consiste point dans la possession des biens de la fortune, qui pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société, doivent être inégalement distribués. La Providence toutefois balan-

ce cette inégalité par la crainte & l'esperance. Ce qui peut produire les véritables plaisirs & les véritables joïes , c'est la santé, c'est la paix, & le nécessaire. La santé se maintient par la temperance ; & quant à la paix , il n'y a que l'homme vertueux qui puisse en jouïr : sans vertu point de bonheur véritable. Les maux que peut essuyer l'homme vertueux , sont des maux & des accidens que le hazard donne à tous, & que l'erreur seule peut accuser d'être des effets particuliers de la vertu. Ces

maux sont dans l'ordre du grand système , & ce n'est que la folie qui puisse désirer que Dieu altere cet ordre general en faveur d'un particulier. Si l'homme vertueux meurt de faim, c'est que le pain n'est pas la recompense de la vertu. Le scelerat peut l'acquérir & le mérite lorsqu'il laboure la terre , ou qu'il affronte les mers : c'est le prix du travail. Ce que rien sur la terre ne peut donner ni détruire , le calme de l'ame & la joie interieure du cœur , c'est là le prix de la vertu , & c'est ce qui fait

l'homme heureux. Les richesses , les dignités , la naissance , les grandeurs , la renommée , même les talens supérieurs ne constituent point le bonheur. Les hommes sont malheureux avec la possession de tous ces biens. Il n'y a que la vertu seule qui puisse extraire du bien de tous les objets , & en acquérir de tous les endroits ; elle seule peut faire goûter le bien sans le mélange du mal ; & cette vertu consiste dans l'amour de Dieu , & celui du prochain. C'est-là l'unique but de l'ame humaine , le principe & la fin
de

de la foi & de la morale. C'est ce qui peut constituer un genre de bonheur qui lie le nôtre à celui des autres, qui soit conforme & relatif à l'union de toutes les parties qui forment le grand tout; & comme c'est le seul qui puisse être de cette nature, & qui fasse dépendre tout bonheur particulier du bonheur général, il s'ensuit que *la vertu seule fait ici-bas notre bonheur.*

Il y a dans cet extrait, quoique long par rapport aux bornes d'une Préface ordinaire, bien des liaisons de raisonnement qui sont

obmises , & réservées à l'attention du Lecteur. Il eut été à souhaiter qu'on eut fait cette Traduction en vers. Les Principes , les Maximes , les Préceptes frapperoient davantage , se retiendroient plus facilement : mais la richesse de la langue , & la flexibilité des règles de la Poësie Angloise rendent en cette Langue la versification beaucoup plus facile qu'elle n'est en François. D'ailleurs , il n'y a peut être en Angleterre que M. Pope , à qui l'assujettissement de la mesure & de la rime , loin d'être un obs-

tacle à la briéveté & à la précision, puisse au contraire être un moyen de facilité. Par cette raison, quelque extraordinaire qu'elle paroisse, & par celle qui la précède, M. Pope a préféré la Poësie à la Prose. Sa précision est l'effet d'un art supérieur : elle donne beaucoup de force & de grace à des instructions qu'il étoit autrement difficile de produire sans être sec ou devenir ennuyeux. Ces raisons doivent faire connoître que l'ouvrage étoit très-difficile à traduire ; la plûpart des Anglois ne balancent point

à le croire intraduisible ; & je pense qu'en effet toutes les Traductions que l'on en pourroit faire, ne sçauroient être qu'inférieures à l'original. Si l'on trouve donc dans le stile de cette Traduction quelque dureté, quelque mot hasardé, que ces raisons en soient l'excuse. D'ailleurs on a crû devoir sacrifier la délicatesse à l'exactitude & à l'énergie. Le Traducteur n'a eu d'autre objet que de faire connoître autant qu'il a pû, l'Ouvrage tel qu'il est, & ces sortes de Traductions ont leur utilité particuliere en ce qu'el-

les ne déguisent point le goût & le caractère des Ouvrages d'une Nation. Aussi, cet Ouvrage demande que le Lecteur se transporte quelquefois d'esprit en Angleterre pour certaines idées, expressions & comparaisons ou trop fortes , ou de choses trop communes. On auroit tort d'en faire une objection contre l'Ouvrage ; chaque Nation a ses mœurs, & un Lecteur judicieux ne perd jamais cette observation de vûë. On ne peut éviter cet écueil , si cela en est un , que par une Traduction libre en vers , &

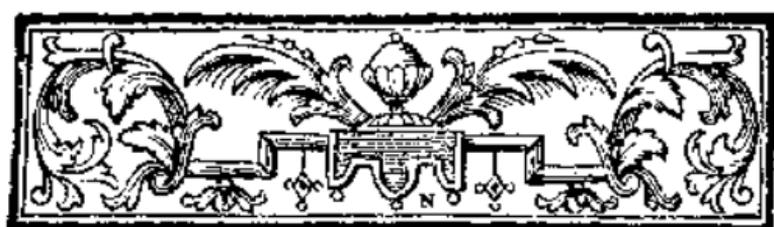
personne ne seroit plus en état d'y réussir que l'exact & l'ingénieux Poëte Traducteur de l'Essai de M. Pope sur le Criticisme. Deux Traductions d'un goût différent auroient leur utilité. L'Auteur de celle-ci s'est borné à une entreprise proportionnée à ses forces , & au peu de loisir que lui ont laissé ses occupations.

Je finis par un avis utile à certaine espece de Lecteurs. Il ne faut pas prendre à la lettre , ni interpréter rigoureusement des fictions , des faillies , des efforts poëtiques. La Poësie

du Traducteur. XXXI

n'est pas le langage exact
de la vérité. Les Lecteurs
un peu instruits ne s'y mé-
prendront pas , ils liront
Pope comme ils lisent Ho-
mere & Virgile. Un Poëte
Anglois n'est pas un Theo-
logien correct & compassé.

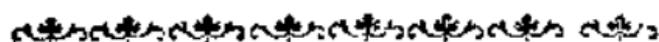




E S S A I

S U R

L' H O M M E.



E P I T R E P R E M I E R E.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport
à l'Univers.*



EVEILLONS-NOUS,
Milord : laissons les
petits objets à la basse
ambition & à l'orgueil
des Rois. Puisque la vie ne s'é-
tend & ne se termine gueres qu'à
regarder ce qui nous environne,
& à mourir, parcourons donc

A

au moins cette scène de l'Homme : Prodigeux labyrinthe , mais qui a pourtant sa régularité ; campagne où la fleur croît confondue avec le chardon ; jardin qui tente par des fruits défendus. Allons ensemble, parcourons ce vaste champ ; & soit couvert ou découvert , voyons ce qu'il nous offre. Pénétrons les routes les plus cachées ; transportons-nous sur les endroits les plus élevés ; & découvrons également ce qui rampe dans l'aveuglement , & ce qui se perd dans l'élevation. Examinons les promenades de la nature : frappons la folie dans sa course , & saisissons les mœurs dans leur naissance. Rions lorsqu'on le doit ; montrons de la candeur lorsqu'on le peut ; mais justifions aux hommes les voies de Dieu.

Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en raisonnant en conséquence de ce que nous connoissons? Et que connoissons-nous de l'homme? seulement sa demeure ici-bas: c'est d'où partent, c'est à quoi se raportent tous nos raisonnemens. Quoique Dieu se manifeste par des mondes innombrables, c'est à nous de le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaste immensité, voir des mondes entassés sur d'autres mondes former la totalité de l'univers, observer le rapport des règles systématiques d'une partie aux règles systématiques d'une autre, reconnoître d'autres planètes, d'autres soleils; quels sont les différens êtres qui habitent chaque étoile: celui-là pourroit dire pourquoi

Nous ne pouvons juger de l'homme que relativement à notre propre système, ignorant la relation générale des systèmes & des choses.

4 E S S A I

Dieu nous a formés tels que nous sommes. Notre ame transcendante a-t-elle pénétré les ressorts de cet univers, les supports mutuels, & les liens de ses différentes parties, leurs connexions, leurs dépendances & leurs gradations ? Petites parties de ce tout, pouvons-nous le comprendre ?

Cette grande chaîne qui attire & réunit toutes les parties, & qui par cette harmonie conserve le tout, est-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme ?

Homme présomptueux, prétens-tu découvrir la raison d'où vient que tu as été formé si foible, si petit, si aveugle ? Premièrement, si tu le peux, trouve la raison d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé.

Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes sont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage : ou demande aux plaines azurées pourquoi les satellites de Jupiter sont moindres que Jupiter ?

Si on convient que de tous les systèmes possibles, la sagesse infinie doit préférer le meilleur, où tout doit être rempli, parce qu'autrement il n'y auroit point de cohérence ; & où tout ce qui est, est dans le degré où il doit être : il est donc évident que dans les divers degrés de la vie & des sens, il doit y avoir quelque part un être tel que l'homme. Et toute la question (que l'on dispute tant que l'on voudra) se réduit à ce point ; si Dieu a fait injustice à l'homme en le plaçant dans

6 E S S A I
le degré où il est ?

Cette même chose que nous appellons injustice par rapport à l'homme , étant considérée comme relative au tout, non-seulement peut , mais encore doit être juste. Dans les ouvrages humains , poursuivis avec un travail pénible , mille mouvemens produisent à peine une seule fin. Dans les ouvrages de Dieu , un simple mouvement non-seulement produit sa fin , mais encore seconde une autre opération. Ainsi l'homme qui paroît ici le principal Être , ne jouë peut-être que le rôle de second par rapport à une sphère inconnuë , est le mobile de quelque rouë , le moyen de quelque fin : car nous ne voyons qu'une partie , & non le tout.

Quand un fier coursier connoîtra pourquoi l'homme le

modere dans sa course orgueilleuse , ou le pousse au travers des plaines : quand le bœuf stupide sçaura pourquoi il sillonne la terre , ou pourquoi metamorphosé en Dieu Egyptien il est couronné de guirlandes : alors la sottise présomption de l'homme pourra comprendre , l'usage & la fin de son -Etre , de ses passions & de ses actions : pourquoi il agit & il souffre , il est retenu , & il est excité ; pourquoi dans ce moment , il est un esclave ; dans un autre moment , une divinité.

Ne disons donc point que l'homme est imparfait , que le Ciel a tort : disons plutôt que l'homme est aussi parfait qu'il doit l'être : son être est proportionné à son état au lieu qu'il occupe ; son temps n'est qu'un moment , un point est son es-

pace.

A iij

L'homme n'est point un être imparfait, étant un être proportionné à la place & au rang qu'il occupe dans la création, & à des fins & des relations qui lui sont inconnues.

C'est en partie sur l'ignorance des évènements futurs, & en partie sur l'espérance d'un bonheur avenir, qu'est fondé tout son bonheur présent.

Le Ciel cache à toutes les créatures le livre du destin, excepté la page nécessaire, celle de leur état présent ; il cache aux bêtes ce que l'homme connoît, aux hommes ce que connoissent les esprits ; autrement qui pourroit ici-bas supporter son existence ? La volupté condamne aujourd'hui l'Agneau à la mort : s'il avoit ta raison, bondiroit-il & se joueroit-il sur la plaine ? Content jusqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & lèche la main qui s'élève pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous est charitablement donnée, afin que chacun puisse remplir le cercle que lui a marqué le Ciel qui voit d'un œil égal, étant le Dieu de tous, un héros périr, & un passereau tomber ; les atômes se confon-

dre , ou les Cieux se boule-
verser , une bulle d'eau , ou un
monde s'éclater.

Homme sois donc humble
dans tes esperances, & ne prends
d'efforts qu'avec crainte. Attens
ce grand Maître , la mort : &
adore Dieu. Il ne te fait point
connoître quel sera ton hon-
neur à venir , mais il te don-
ne l'esperance pour être ton
bonheur présent. Une esperance
éternelle fleurit dans le cœur
de l'homme : il n'est jamais
heureux , il doit toujours l'être.
L'ame inquiete & renfermée en
elle-même , se repose & se pro-
mene dans la vie à venir.

Voyez ce pauvre Indien dont
l'ame non instruite voit son
Dieu dans les nuées , ou l'en-
tend dans le vent. Une science
orgueilleuse n'aprit point à son
ame à s'élever aussi haut que

l'orbe du Soleil , & que la voye lactée. Et cependant la simple nature lui donna l'esperance d'un Ciel plus bas au-delà d'une montagne dont le sommet est enveloppé dans les nuages , d'un monde moins dangereux dans l'épaisseur des forêts ; de quelqu'isle plus heureuse située au milieu d'une plaine liquide, où ce pauvre esclave retrouve encore une fois son pais natal ; nul démon qui l'y tourmente , & point de Chrétiens alterés de l'or. *Dexister* * satisfait ses desirs naturels : il ne souhaite point les aîles des Anges , ni le feu des Seraphins ; mais il croit que son chien fidèle admis dans le même Ciel lui tiendra compagnie. Toi donc , qui es plus habile , pèse dans les balances de ta raison ton opinion contre la Providence : apel-

* *Dexister*,
nom d'un An-
glois tourné
en ridicule.

Un orgueil
qui vise à de
trop hautes
connoissances , & qui
prétend à une
perfection
au dessus de

le imperfection ce que tu t'ima- la portée de l'homme, est la cause de ses erreurs & de sa misère,
gines tel : Dis , ici Dieu donne trop , là il donne trop peu :
Détruis toutes les créatures pour ton goût & ton plaisir ; & crie cependant , si l'homme est malheureux , si l'homme seul n'occupe pas tous les soins d'en-haut , s'il n'est pas le seul être parfait & immortel dans le Ciel , Dieu est injuste : arrache de ses mains la balance & le sceptre ; juge la justice même , & sois le Dieu de Dieu.

Cher Milord & ami , notre Impiété de l'homme qui se met en la place de Dieu, & qui veut juger de la convenance ou disconvenance, de la perfection ou de l'imperfection, de la justice ou de l'injustice de ses dispensations.
erreur vient d'une raison orgueilleuse. Nous sortons de notre sphère & nous nous élançons vers les Cieux. L'orgueil vise toujours aux demeures célestes : les hommes voudroient être Anges, & les Anges Dieux. Si les Anges qui ont aspiré à être Dieux sont tombés, les

hommes qui aspirent à être Anges, sont rebelles; & qui veut renverser les loix & l'ordre, péche contre la cause éternelle.

Que l'on demande pour quelle fin brillent les corps célestes? Pourquoi la terre existe? L'orgueil répond; » c'est pour moi, » Pour moi, la nature libérale, » éveille ses puissances productrices, fait germer l'herbe, » & épanouir les fleurs. Pour moi le raisin renouvelle toutes les années son jus de nectar; & la rose ses fraîcheurs odoriférantes. Pour moi, la mine enfante mille trésors. Pour moi, la santé découle de mille sources: les mers roulent leurs ondes pour me transporter: le soleil se lève pour m'éclairer; la terre est mon marchepié, & le Ciel est mon dais.

Aburdité de s'estimer l'objet final de la création; & de vouloir dans le monde moral une perfection qui n'est point dans le monde physique & qui ne peut être dans les choses créées.

Mais la nature ne s'écarte-t'elle point de sa bonté & de sa fin , lorsqu'un soleil brûlant darde des rayons mortels ; lorsque des tremblemens de terre engloutissent des villes , & que des inondations submergent des peuples entiers ?

Non , répondra l'orgueilleux :
 » la première cause toute-puissante n'agit point par des
 » loix particulières , mais par
 » des loix générales. Les exceptions sont rares. Il y a eu
 » quelques altérations depuis le
 » commencement , mais qu'y
 » a-t-il de créé qui soit par-
 » fait ?

Pourquoi donc l'homme le feroit-il ? Si la félicité humaine est la grande fin & que la nature s'en écarte, pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas aussi ? Cette fin n'exige pas moins

un cours constamment alternatif de pluies & de beaux tems, qu'une révolution continuelle de desirs dans l'homme : elle exige aussi peu des printems éternels & des cieux sans nuages, que des hommes toujours sages, calmes & tempérés : si des pestes ou des tremblemens de terre ne renversent pas l'ordre prescrit par le Ciel, pourquoi l'existence d'un Borgia ou d'un Catilina le renverseroit-elle ? C'est de l'orgueil que jaillissent nos raisonnemens : jugeons des choses morales, ainsi que des choses naturelles. Pourquoi blâmer le Ciel dans celles-là, & le disculper dans celles-ci ? Dans les unes & dans les autres, pour bien raisonner, il faut se soumettre.

Peut-être nous paroîtroit-il mieux que dans le monde phy-

si que tout fût harmonié , dans le monde moral tout fût vertu ; que jamais l'air ou l'océan ne ressentit le soufflé des vents , & que jamais l'ame ne fût agitée par aucune passion ? Mais tout subsiste par un combat élémentaire , & les passions sont les élémens de la vie. L'ordre général depuis le commencement a été observé , & dans la nature , & dans l'homme.

Que voudroit-il cet homme ? tantôt il s'éleve , & moindre qu'un Ange il voudroit être davantage : tantôt baissant les yeux , il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau , & la fourure de l'ours ; s'il dit que toutes les créatures sont faites pour son usage , de quel usage lui feroient-elles , s'il en avoit toutes les propriétés ?

Injustice des plaintes de l'homme contre la Providence , demandant d'où ne part les perfections des Anges, & de l'autre les qualités corporelles des bêtes.

La nature liberale sans pro-

fusion , leur a assigné des organes , des facultés propres ; elle les a dédommagées de chaque besoin apparent , les unes par des degrés de vitesse , les autres par des degrés de force * , tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajouter , rien à diminuer. Chaque bête , chaque insecte est heureux dans son état. Le Ciel seroit-il donc cruel pour l'homme , & pour l'homme seul ? Celui-là seul qu'on appelle raisonnable , ne seroit-il satisfait de rien à moins qu'il n'ait tout ?

Le don de la raison dédommage l'homme de toutes les qualités que les bêtes ont au-dessus de lui : & des facultés sensibles plus délicates le rendroient misérable.

Le bonheur de l'homme , (que l'orgueil ne le crût-il ainsi?) n'est pas de penser ou d'agir au

* C'est un axiome dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vitesse est plus grande ou moindre dans une proportion relative l'une à l'autre.

delà

delà de l'homme même, d'avoir des puissances de corps & d'esprit au-delà de ce qui convient à sa nature & à son état. Pourquoi l'homme n'a-t-il point un œil microscopique ? en voici une raison claire : l'homme n'est pas une mouche. Et quel en seroit l'usage si l'homme pouvoit considérer un ciron, & que sa vûë ne pût s'étendre jusqu'aux Cieux ? Quel seroit l'usage d'un toucher plus délicat, si, sensibles & tremblotans de tout, les douleurs & les agonies s'introduisoient par chaque pore ? D'un odorat plus raffiné, si les parties volatiles d'une rose par leurs vibrations dans le cerveau, nous faisoient mourir de peines aromatiques ? D'une oreille plus fine ? La nature tonneroit toujours, & nous

étourdirait par la musique de ses sphères roulantes. O combien nous regretterions alors que le Ciel nous eût privé du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruisseaux ! Qui peut ne pas reconnoître la bonté & la sagesse de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refuse ?

Dans l'univers visible, il y a un ordre & une gradation générale, d'où résulte une subordination de créatures à créatures, & de toutes à l'homme. Gradation de sens, d'instinct, de pensée, de réflexion, & de raison.

Autant que les divers & nombreux degrés de la création s'étendent, autant se diversifient les degrés des facultés sensitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions d'insectes qui peuplent les champs, jusqu'à la race impériale de l'homme ? Que de modifications différentes dans la vue entre ces deux extrêmes, le voile de la taupe, & le rayon du linx ! Dans l'odorat, entre la

cruelle lionne *, & le chien si habile à la piste ! Dans l'ouïe, depuis ce qui vit dans l'onde, jusqu'à tout ce qui gazouille dans les feuillages du Printems ! Que le toucher de l'araignée est exquis ! Sensible à la plus légère impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tissé. Que la délicate abeille a le sentiment subtil & sûr, pour extraire d'une herbe vénéneuse une rosée bienfaisante ! Quelle différence d'instinct entre celui d'une truie qui se vautre ; & entre le tien, éléphant, être presque raisonna-

* Lorsque les lions des déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugissement, qui fait fuir les autres bêtes : ensuite attentifs au bruit qu'elles font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

ble ! Que la barriere est mince entre l'instinct & la raison ; séparés pour toujours , & toujours très-proches ! Quelle alliance entre la réflexion & le ressouvenir ! Que peu de chose divise le sentiment de la pensée ! Toutes ces facultés moyennes tâchent de s'unir sans pouvoir jamais passer la ligne qui les sépare. Sans cette juste gradation entre les différentes créatures , les unes pourroient elles être soumises aux autres & toutes à toi ? Toutes leurs puissances sont vaincues par toi seulement : ta raison n'est-elle pas seule toutes ces puissances ensemble ?

Regarde au travers de l'air , sur la terre , sur la mer , la matiere prête à éclore , s'agiter , crever , & produire. Quelle progression d'êtres s'éleve en

Cet ordre & cette subordination de créatures diverses peut s'étendre encore beau-

haut, s'étend sur la surface, coup plus loin tant au-dessus qu'au-dessous de nous,
 se cache dans la profondeur !
 Quelle chaîne, qui commence depuis Dieu ! natures éthérées & terrestres, Ange, homme, bête, oiseau, poisson, insecte ; O, étendue que l'œil ne peut voir, que l'optique ne peut atteindre, depuis l'infini jusqu'à toi, depuis toi jusqu'au néant ! Si nous pouvions empiéter sur les puissances supérieures ; les inférieures le pourroient sur nous. Autrement il y auroit un vuide dans la création, où un degré étant ôté, toutes les proportions sont renversées ; où un chaînon étant rompu, toute la grande chaîne est détruite ; & l'est également, que ce chaînon soit le dixième ou le dixmillième.

Si chaque monde se meut Une partie du tout qui sortiroit de sa
 dans un ordre graduel qui n'est

place, rom-
prouit la con-
nexion de la
totalité des
choses. La fo-
lie & la vani-
té d'un tel
desir ?

pas moins de son essence que de celle de l'univers, ce tout merveilleux ; la moindre confusion dans un seul, entraîne non-seulement la ruine de ce monde particulier, mais encore celle du grand tout. La terre perdant son équilibre s'écarteroit de son orbite : les planètes & le soleil courreroient sans règle au travers des Cieux, les Anges présidans à chaque sphère en seroient précipités, un être s'abîméroit sur un autre être, un monde sur un autre monde, toute la fondation des Cieux s'ébranleroit jusques dans son centre, la nature frémiroit jusques au Trône de Dieu : tout cet ordre admirable seroit rompu. Pour qui ? pour toi, ver méprisable. O folie ! orgueil ! impiété !

Que si le pié destiné à fouler

la poussière, ou la main destinée au travail, aspireroit d'être la tête: si la tête, l'œil, ou l'oreille se fâchoient de n'être que les purs instrumens de l'esprit qui les gouverne: quelle absurdité? Et ce n'en est pas une moindre, si dans cette fabrique générale, une partie prétend être une autre partie, & se révolter contre la tâche ou la peine que le grand Esprit ordonnateur de tout, a marqué.

Tout ce qui est, n'est que partie d'un tout surprenant dont la nature est le corps, & dont Dieu est comme l'ame: il se diversifie dans chaque être, & cependant est toujours le même. Il est aussi grand dans l'économie de la terre, que dans celle de la machine éthérée. Il chauffe dans le soleil, rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoi-

les & fleurit sur les arbres. Il vit dans chaque vie , s'étend dans toute étendue , se répand sans se partager , donne sans rien perdre , respire dans notre ame , anime notre partie mortelle , également parfait dans la formation d'un cheveu que dans celle du cœur , dans l'homme vil qui se plaint , & dans le Séraphin transporté qui n'est qu'amour & que loüange : pour lui , rien de haut , de bas , de grand , de petit ; il remplit , il limite , il enchaîne , il égale tout.

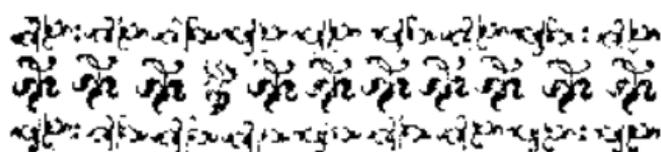
L'homme doit donc , tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur , avoir une soumission absolue à la Providence.

C'estle donc , & ne taxe point cet ordre d'imperfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. Connois ton être , ton point. Le Ciel t'a donné un juste , un heureux degré d'aveuglement & de foiblesse. Soumets-toi , sûr d'être aussi heureux

heureux que tu peux l'être dans cette sphère ou dans quelqu'autre sphère que ce soit, & sûr, soit dans l'heure de ta naissance, soit dans celle de ta mort, de trouver ton salut entre les mains de qui dispose de tout. Toute la nature est un art, & un art qui t'est inconnu; le hazard est une direction que tu ne sçaurois voir; la discorde est une harmonie que tu ne comprends point; le mal particulier est un bien général: & en dépit de l'orgueil, en dépit d'une raison qui s'égare, cette vérité est évidente, que tout ce qui est, est bien,

Fin de la première Epître.

C



E S S A I

S U R

L'H O M M E.

E P I T R E I I.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à lui-
même considéré comme indi-
vidu.*

AP P R E N S - d o n c à t e c o n -
noître toi - même , & n e
prétume point de développer la
divinité. L'étude propre de
l'homme , est l'homme. Placé
dans une espèce d'isthme , être
d'un état mixte , obscurément

L'affaire de
l'homme est
l'homme. Sa
nature, ses
puissances, ses
inflexions &
les limites de
sa capacité.

habile , grossièrement grand , avec trop de connoissance pour le doute sceptique , & trop de foiblesse pour la fierté stoïque ; il est comme suspendu entre deux , dans l'incertitude d'agir ou de ne rien faire , de se croire un Dieu ou une brute , de donner la préférence ou au corps ou à l'esprit. Il n'est né que pour mourir ; il ne raisonne presque que pour s'égarer ; & telle est cette raison, qu'elle s'égaré également pour penser trop & pour penser trop peu : cahos de raisonnement & de passions ; tout est confus : continuellement abusé ou désabusé par lui-même : créé en partie pour s'élever , & en partie pour tomber ; maître de toutes choses , & lui-même cependant la proie de toutes : seul Juge de la vérité , & se précipitant sans fin dans l'erreur ; la

gloire , le joliet , l'énigme du monde. Va , créature surprenante , monte où les sciences te portent ; mesure la terre , pèse l'air , régle les marées , instruis les planètes du cours qu'elles doivent observer : corrige le vieux tems , & guide le soleil. Eleve-toi avec Platon jusques à l'empirée, jusqu'au premier bien, au premier parfait , au premier beau : ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ses successeurs , & prétends qu'en abandonnant le bon sens tu imites Dieu ; semblable à ces Prêtres de l'Orient qui par leurs agitations orbiculaires, tombent dans des vertiges , & croient par leurs tournoïemens de tête , imiter le soleil. Va , & apprends à la Sagesse éternelle comment elle doit gouverner. Ensuite rentre en toi-même ; qu'y retrouve-

veras - tu ? imbecillité.

Lorsque dans ces derniers tems les êtres supérieurs virent un homme mortel développer les loix de la nature, ils admirerent une telle habileté dans une figure terrestre, & ils regarderent Nevton, comme nous regardons un finge adroit.

Peut-il, cet homme qui enseigne aux Planetes les cercles qu'elles doivent décrire, peut-il décrire ou fixer un seul mouvement de l'ame ? lui qui peut marquer leurs points d'élevation & d'abaissement, peut-il expliquer son commencement ou sa fin ? Helas ! quel prodige ! La partie supérieure de l'homme peut s'élever sans obstacle, & empiéter d'art en art ; mais quand l'homme travaille à son propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même, à peine a-

t-il commencé, que ce que la raison a tissu, la passion le défait.

Deux principes regnent dans l'homme; l'amour propre qui excite, & la raison qui retient. Et n'appellons point l'un un bien, l'autre un mal: chacun produit sa fin; l'un meut, l'autre gouverne. Ce qui convient à leur coopération doit être appelé bien, ce qui leur répugne, doit être appelé mal.

Deux principes des actions; l'amour propre & la raison. L'un & l'autre également nécessaires.

L'amour propre source du mouvement fait agir l'ame. La raison, en comparant & balançant, gouverne le tout. Sans l'un de ces principes, l'homme seroit dans l'inaction, & sans l'autre il seroit dans une action sans fin. Il seroit ou comme une plante, fixé sur sa tige, pour végéter, multiplier & pourrir; ou comme un météore en-

flaminé traversant le vuide sans aucune règle, détruisant les autres, détruit enfin par lui-même.

L'amour propre est plus fort que la raison ; & pourquoi ?

De ces deux principes d'impulsion & de comparaison, le premier doit avoir plus de force; son opération est active; il inspire, il excite, il presse. Le second est tranquille & sans action; il est destiné à aviser, délibérer, retenir. La force de l'amour propre est plus puissante, à proportion de la proximité de son objet: le bien lui est immédiat par le sentiment présent. La raison ne l'envisage que dans un certain tems, une certaine distance; elle le présume dans l'avenir, le considère dans les conséquences. Les tentations viennent en foule, en plus grand nombre que les argumens. Et ce qu'on peut

dire de mieux , c'est que la raison a plus de lumiere , mais l'amour propre a plus de force. Pour le moderer , servez-vous de la raison , écoutez-la & la cultivez toujours. L'attention, l'habitude & l'expérience peuvent beaucoup ; chacune d'elles fortifie la raison , restreint l'amour propre.

Que les subtils Scholastiques plus attachés à diviser qu'à réunir , apprennent à ces deux puissances amies , à se battre ; eux, qui du tranchant le plus téméraire , séparent adroitement la grace de la vertu , & le sens de la raison ; prétendus beaux esprits , qui comme des foux se font la guerre sur un mot qu'aussi souvent que généralement ils n'entendent point , ou entendent de la même manière pour le fond. L'amour propre

Leur fin
est la même.

& la raison tendent vers une seule fin : la peine est leur aversion , le plaisir est leur désir ; mais l'un avide voudroit dévorer son objet , l'autre voudroit extraire le miel sans blesser la fleur. Le plaisir , bien ou mal entendu , est notre plus grand bien , ou notre plus grand mal.

Les passions
& leur usage.

Nous pouvons appeller les passions , les modifications de l'amour propre. Le bien réel ou apparent les met en mouvement ; mais comme tout bien n'est pas de nature à être partagé , & que la raison veut qu'on travaille à se pourvoir , il y a des passions qui , quoique concentrées en nous-mêmes , peuvent , lorsque les moyens sont honnêtes , être admises au rôle de la raison & mériter ses soins : d'autres passions , qui aspirent à partager les biens, visent au plus

noble but , ennoblissant leur espèce , & prennent le nom de vertus.

Que le Stoïque fier d'une insensibilité oisive se vante d'une vertu inébranlable ; sa fermeté, semblable à celle de la glace , est une fermeté de contraction , & qui fait retirer les esprits vers le cœur. La force de l'esprit ne consiste point dans le repos , mais dans l'action. Une tempête qui s'éleve dans l'ame peut en ravager une partie , mais par son action même en maintient la totalité. Nous naviguons diversement sur le vaste ocean de la vie : la raison en est la boussole , mais la passion en est le vent. Ce n'est pas dans le calme seul que l'on trouve la divinité : Dieu marche sur les flots , & monte sur les vents.

Les passions , ainsi que les

éléments , quoique nées pour combattre , cependant mêlées & adoucies s'unissent dans l'ouvrage de Dieu : modérez les & faites-en usage ; ce qui compose l'homme peut-il détruire l'homme ? Il suffit que la raison marche dans la voie de la nature. Assujettissez , tempérez les passions : suivez la nature , obéissez à Dieu.

L'amour , l'espérance , la joie , la bande riante des plaisirs ; & la haine , la crainte , le chagrin & le triste cortège de la douleur ; les uns mêlés aux autres avec art , & renfermés dans leurs justes bornes , dressent & maintiennent la balance de l'esprit , composent les lumières & les ombres dont le contraste assorti fait la force & le coloris de la vie.

Nous avons toujours des plai-

firs, ou entre nos mains, ou devant nos yeux; & quand nous n'en possédons, plus nous en enviegeons. Toute l'occupation du corps & de l'esprit est de saisir les présens, & de préparer les futurs. Tous répandent leurs charmes, mais leur effet n'est pas égal. Nos différens sens sont frappés par des objets différens. De là, différentes passions enflamment les organes de la machine, plus ou moins, suivant que ces passions ont plus ou moins de force; & de-là, la passion qui domine dans le cœur, semblable au serpent d'Aaron, engloutit les autres.

Comme l'homme vraisem-
blablement en recevant la vie,
reçoit le principe caché de la
mort, la maladie naissante qui
enfin doit l'emporter, croît &

Passion dominante & la force.

se fortifie en même tems que le corps acquiert des forces & qu'il croît. De même la maladie de l'esprit infusée, pour ainsi dire, & mêlée avec notre constitution, devient la passion qui le gouverne. Toute humeur vitale destinée à la nourriture du tout, se jette sur cette partie foible tant du corps que de l'ame : à mesure que l'esprit s'ouvre & se dévoile, tout ce qui échauffe le cœur, ou remplit la tête, est, par l'imagination qui y employe ses arts dangereux, détourné sur la partie malade.

C'est la nature qui donne la naissance à cette passion ; c'est l'habitude qui la nourrit. L'esprit, la vivacité, les talens la rendent plus maligne. La raison même en éguise le tranchant, en augmente la force,

ainsi que les rayons benins du soleil augmentent l'acidité du vinaigre. La passion dominante, telle qu'elle soit, soumet la raison. Sujets malheureux d'une Reine légitime, en obéissant à cette foible Reine, c'est à une de ses favorites que nous obéissons. Hélas puisqu'elle ne nous donne pas des armes aussi bien que des regles, que peut-elle faire de plus, que de nous faire connoître notre foiblesse, que de nous apprendre à plaindre notre nature, puisqu'elle ne peut la corriger? accusatrice sévère, mais impuissante amie; de Juge, devenuë Avocate, elle nous persuade le choix que nous faisons, ou justifie celui que nous avons fait. Cependant fiere de ses victoires imaginaires, elle enchaîne de petites passions pour en faire triompher une plus

puissante. C'est ainsi qu'un Médecin s'imagine avoir dissipé les humeurs, lorsque ces humeurs rassemblées produisent la goûte.

Oùi, le chemin de la nature doit être préféré. En ce chemin la raison n'est point guide : elle escorte, elle est pour rectifier, & non pour renverser : elle doit traiter la passion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Cette passion est une impulsion forte qui dirige les hommes vers des fins différentes. Agités par leurs autres passions, comme par des vents changeans, les hommes sont par la passion dominante, constamment jettés à une certaine côte. Qu'on soit épris d'amour pour la puissance ou pour la science, pour l'or ou pour la gloire, ou (& c'est la plus forte

forte des passions) pour le repos, toute la vie on poursuit son objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indifférence du Philosophe, l'humilité du Moine, la fierté du Héros : tout également trouve la raison de son côté.

L'Artisan éternel, tirant le bien du mal, enté sur cette passion nos meilleurs principes. C'est ainsi que le mercure de l'homme est fixé. La vertu mêlée à sa nature en devient plus forte : ce qu'il y a de grossier consolide ce qui seroit trop raffiné ; unis d'intérêt, le corps & l'esprit agissent de concert.

Comme un arbre ingrat au soin du Jardinier, enté sur un tronc sauvage devient fécond, de même les plus solides vertus naissent des passions, la vigueur d'une nature sauvage for-

Les passions servent à fixer nos principes, & à les fortifier.

tifiant la racine. Quelle source de vertu & d'esprit découle du chagrin, de l'obstination, de la haine ou de la crainte? La colere donne du zele & de la force : l'avarice augmente la prudence : la paresse entretient la Philosophie : l'envie, qui tyrannise une ame basse, est émulation dans les sçavans & dans les guerriers. Le plaisir raffiné & resserré dans de certaines bornes, est un amour délicat, & charme le sexe : & nous ne loüons dans l'homme ni dans la femme aucune vertu qui ne puisse venir de l'orgueil, ou de la honte.

C'est ainsi que la nature (que cette réflexion humilie notre orgueil !) nous donne des vertus voisines & apparentées des vices. La raison est comme le fort de la boule, qui détourne

Mélange du vice & de la vertu dans notre nature : proximité de leurs limites, leur distinction néanmoins ces.

du mal vers le bien. Si Néron l'eût voulu , il eût régné comme Titus. L'impétuosité qu'on abhorre dans Catilina , charme dans Décius , est divine dans Curtius. La même ambition produit ou la perte , ou le salut , elle fait un vrai citoyen & un traître également.

Qui peut séparer ces lumières & ces ombres réunis dans notre cahos ? Le Dieu qui est en nous.

Dans la nature , les extrêmes produisent des fins égales : dans l'homme , ils se confondent pour quelque usage merveilleux , quoique souvent si mélangés , que la différence entre les bornes où la vertu finit , & où le vice commence , est trop délicate pour être aperçûë : tantôt l'un empiete

sur l'autre , ainsi que les ombres & les lumieres dans de certains tableaux d'un travail fini.

O ! quelle folie ! de vouloir de là tirer cette conséquence , qu'il n'y a ici-bas ni vices ni vertus. Parce que le blanc & le noir seront mélangés , adoucis , fondus ensemble de mille manières différentes , n'y aura-t-il plus pour cela ni noir , ni blanc ? Consultez votre propre cœur , rien n'est plus évident : c'est pour les confondre qu'il en coûte & de la peine & du tems.

L'idee du vice ; comment nous y sommes trompés.

Le vice est un monstre si hideux , que pour le hair , il suffit de le voir. Cependant vû trop souvent , il se familiarise à nos yeux. D'abord nous le souffrons , ensuite nous le plaignons , enfin nous l'embrassons. Mais personne ne con-

vient où est l'extrémité du vice. Demandez, où est le Nord ? à York, c'est le Tyved : en Ecosse ce sont les Orcades*, & là c'est le Groenland, la Zemble ou quelque autre pays. Personne ne conviendra d'être vicieux au plus haut degré : il pense que son voisin l'excede encore. Ceux qui sont, pour ainsi dire, sous la zone du vice même, ou ne sentent point ses fureurs, ou les défavoient. Ce qui fera frémir un heureux naturel, un vicieux endurci prétendra que c'est un bien.

Tout homme est vertueux & vicieux : peu vont dans les extrémités, mais tous le sont à un certain degré. Le scélerat

* La Province d'Yorc est la plus Septentrionale d'Angleterre. Le Tyved est une rivière qui sépare l'Angleterre & l'Ecosse. Les Orcades sont des Isles au Nord de l'Ecosse dépendantes de ce Royaume.

& le fou font vertueux & sages par accès ; & quelquefois par accès l'homme de bien fait ce qu'il condamne. Nous ne suivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal ; car soit vice ou vertu, l'amour propre les dirige. Chaque individu vise à ses différentes vûes ; mais le grand but de Dieu est unique, & ce but c'est la totalité de l'univers. C'est lui qui contrequarre chaque folie & chaque caprice, qui détourne les effets de chaque vice, qui a donné d'heureuses foibleses à tous les ordres, la honte aux Filles, & la fierté aux Dames ; la crainte aux hommes d'état, & la témérité aux hommes de guerre ; la présomption aux Princes, & la crédulité aux peuples. C'est lui qui peut produire les effets de la vertu par une

Nos passions & nos vices sont des instrumens de la Providence & des moyens du bien général. La sagesse de leur distribution aux différens ordres du genre humain.

vanité dont l'objet n'est ni l'intérêt ni la récompense , mais la louange ; & c'est lui qui bâtit sur les besoins & les défauts de l'esprit , la joie , la paix & la gloire de l'homme.

Les cieux en nous mettant dans de mutuelles dépendances , maîtres , serviteurs , amis ; nous ordonnent de nous aider réciproquement , en sorte que la foiblesse de chaque individu devient la force de tous. Le besoin , les foibleses , les passions resserrent plus étroitement les liens de l'intérêt commun , ou les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié , l'amour sincère , la joie intérieure dont nous jouissons dans cette vie ; & c'est d'eux aussi que nous apprenons dans le déclin de l'âge à renoncer à l'amour & aux plaisirs. La raison en par-

Leur utilité pour la société & pour chacun en particulier dans tout état & dans tout âge.

tic , & en partie la décadence de notre nature nous apprennent à recevoir la mort , & à être calmes dans ce passage.

Quelle que soit la passion d'un homme , la science , la renommée , ou les richesses , personne ne veut se changer contre son voisin. Les sçavans s'estiment heureux de rechercher la nature ; l'ignorant est heureux de ce qu'il n'en sçait pas davantage ; le riche s'applaudit de son abondance ; le pauvre se contente du soin de la Providence ; l'aveugle danse , & le boiteux chante. L'ivrogne se croit un Héros , & le lunatique un Roy. Le Chimiste qui meurt de faim , est souverainement heureux avec ses espérances dorées , & le Poète l'est avec sa muse.

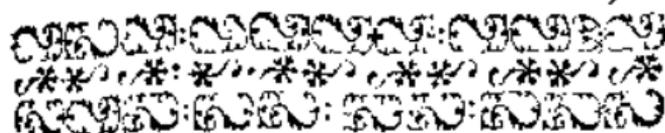
Quelle merveilleuse consolation

lation accompagne chaque état ? L'orgueil est donné à tous, comme un ami commun. Des passions fortables aident à chaque âge : l'espérance voyage avec nous & ne nous quitte point, lors même que nous mourons.

Jusqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ses rayons changeans dore les nuages qui embellissent nos jours. Le manque de bonheur est suppléé par l'esperance ; le manque de sens, par l'orgueil ; & ce que la connoissance peut renverser, ces passions le relevent. La joie semblable à une bulle d'eau, rît dans la coupe de la folie. Qu'une esperance soit perdue, nous en recouvrons une autre, & la vanité ne nous est pas donnée en vain. L'amour propre devient même par la puissance

50 ESSAI SUR L'HOMME.
divine une balance pour peser
par nos besoins ceux des autres.
Avoitons donc cette verité , &
que ce soit encore un motif de
consolation, que quoique l'hom-
me soit folie , Dieu est toute
sagesse.





E S S A I

S U R

L' H O M M E.

E P I T R E III.

*De la nature & de l'état de
l'Homme, par rapport à
la société.*

APRENDS, Homme borné, apprends que *la cause universelle n'agit que pour une fin, mais qu'elle agit par différentes loix.* Dans toute la folie que peut inspirer la santé la plus vigoureuse, dans la pompe

de l'orgueil & dans l'impudence des richesses , que cette grande vérité te soit présente jour & nuit : qu'elle le soit sur tout au Prêtre qui prêche , au fidèle qui prie.

Tous l'univers est un système de société.

Considere le monde où tu es placé ; examine cette chaîne d'amour qui rassemble & réunit tout , ici-bas comme en haut. Vois la nature féconde travailler à cet objet ; un atome tendre vers un autre atome , & celui qui est attiré, en attirer un autre figuré & dirigé pour embrasser son voisin. Vois la matière , variée sous mille formes différentes se presser vers un centre commun , le bien général : un végétatif mourant est le soutien de la vie d'un autre , & quelquefois se dissout pour vivre une vie nouvelle : une forme qui cesse

d'être est succédée par une autre forme , passant alternativement de la vie à la mort , de la mort à la vie : semblable à une bulle formée sur la mer de la nature , elle s'éleve , elle creve , elle retourne à la mer. Il n'y a rien d'étranger : toutes les parties sont relatives au tout. L'esprit universel qui s'étend partout , qui conserve tout , unit tous les êtres , le plus grand au plus petit. La bête est utile à l'homme, & l'homme est utile à la bête. Tout est servi & tout sert. Rien n'existe à part : la chaîne se perpetue : où finit-elle ?

Homme insensé , Dieu au-
ra-t-il travaillé seulement pour
ton bien , ton plaisir , ton amu-
sement , ton ornement & ta
nourriture ? Celui qui nourrit
pour ta table le fan folâtre , a

Rien n'est
fait ni entie-
rement pour
lui même, ni
entièrement
pour les au-
tres.

pour lui émaillé les prairies. Est-ce à cause de toi que l'alloüette s'éleve dans les airs, & qu'elle gazouille? La joie excite ses chansons, la joie agite ses aîles. Est-ce à cause de toi que la linotte fait retentir ses accens? ce sont ses amours & ses propres tressaillemens qui enflent son gosier. Un fier courtier pompeusement manégé partage avec son cavalier le plaisir & la gloire. La semence qui couvre la terre est-elle à toi seul? Les oîseaux reclameront leur grain. Est-ce à toi seul qu'appartient toute la moisson dorée d'une année fertile? Une partie paye & justement le labour du bœuf qui la mérite. Le porc qui ne labore point, & qui n'obéit point à ta voix, subsiste par tes travaux.

Sache donc que tous les en-

fans de la nature partagent ses soins. La fourrure qui échauffe le Monarque a auparavant échauffé l'ours. Lorsque l'homme crie, voiez, tout est pour mon service : Voiez l'homme qui est pour le raïen , replique l'oïson qu'on engraille. Quel soin pour le garder , le loger , le nourrir & le bien traiter. C'est tout ce que l'oïson connoit : il ne sçait pas que c'est pour être mangé. Aussi loin qu'oïson peut porter ses connoissances , l'oïson raisonne bien ; il se trompe sur les desseins de l'homme , parce qu'il ne peut pénétrer des desseins au-dessus de sa portée : il en est de même de l'homme , plus oïson que l'oïson , lorsqu'il prétend que tout soit fait pour un , & non pas un pour le tout.

Supposé même que le plus

Bonheur

mutuel des
animaux,

fort regne sur le plus foible, & que l'homme soit l'esprit & le tiran de l'univers ; la nature mette ce tiran. Lui seul connoît & sent les besoins & les maux des autres créatures. Le milan fondant sur un pigeon, frappé de la variété de son plumage, l'épargnera-t-il ? Le faucon écoute-t-il le chant du rossignol ? Le geai admire-t-il les aîles dorées des insectes ? L'homme seul s'intéresse pour tous : il fait jouir les oiseaux, des bois, les bêtes, des pâturages ; & les poissons, des rivières. Il prend soin des uns par intérêt, son plaisir l'excite à en soigner un plus grand nombre d'autres, & un plus grand nombre encore, en est redevable à sa vanité. Tous subsistent par les soins d'un maître vain, & jouissent d'une étendue de bonheur que leur

donne son luxe. C'est lui qui préserve contre la famine , & contre les bêtes sauvages la vie de ce qu'une faim savante convoitise ; il régale les animaux qu'il destine à son régal : tant qu'ils existent , il les rend heureux ; ces animaux prévoyans aussi peu le coup fatal , y étant aussi peu sensibles qu'un homme favorisé du Ciel * prévoit ou ressent le coup de la foudre. Ils ont jouï de la vie avant que de mourir ; ne devons-nous pas aussi mourir après avoir jouï de la vie ?

Le Ciel favorable à tout être qui ne pense point , ne lui donne pas la connoissance inutile de sa fin : il la donne à l'homme ;

* Plusieurs Anciens , & quelques Orientaux de nos jours regardent ceux qui sont frappés de la foudre comme des personnes sacrées & particulièrement favorisées du Ciel.

mais dans un tel point de vûë, que dans le tems même que l'homme la craint, Dieu la lui fait souhaiter. L'heure étant cachée, la crainte est éloignée, & la mort qui s'approche ne paroît jamais voisine. O miracle toujourns subsistant, que les cieux n'aient donné ce tour d'esprit, qu'au seul être qui pense !

La raison ou l'instinct produit les mêmes effets par rapport au bien de chaque individu

Sache, que soit doué de raison ou d'instinct, chaque être jouit des facultés qui lui conviennent le mieux ; que par son principe, chacun également tend au bonheur & trouve des moyens proportionnés à sa fin. Les bêtes guidées par l'instinct, qui ne s'égare jamais, ont-elles besoin d'un autre guide infailible? la raison, quelles qu'en soient les facultés, n'a tout au plus que de l'indifférence : elle ne

se soucie pas de servir, ou elle ne sert que lorsqu'elle y est poussée. Elle attend qu'on l'appelle, & souvent même ne vient pas. L'instinct toujours prêt à servir, vient de lui-même : il n'abandonne jamais ; la raison manque souvent. L'un ne peut aller que droit ; & l'autre peut aller de travers. Dans la nature des bêtes le principe d'impulsion & de comparaison, double dans la nôtre, n'est qu'un. Et si on le peut, qu'on élève la raison au-dessus de l'instinct : dans celui-ci c'est Dieu qui gouverne ; dans l'autre c'est l'homme.

Qui a appris aux habitans des champs & des bois à éviter les poisons, & à choisir leur aliment. Prévoyantes, les bêtes savent pour résister aux tempêtes ou aux marées, bâtir sur la vague ou former des voûtes

sous le fabie. Qui apprit à l'araignée à dessiner des paralleles avec autant de justesse que De Moivre * , sans règle & sans lignes ? qui enseigne aux cicoignes , semblables au fameux Colomb , à parcourir des cieux étrangers & des mondes inconnus ? Qui convoque leur assemblée ? qui fixe le jour du départ ? qui forme leurs phalanges ? & qui leur marque le chemin ?

La raison & l'instinct forment des liaisons de societé dans tous les êtres.

Dieu met dans la nature de chaque être , la semence de son bonheur : Dieu leur prescrit des limites ; mais comme il a créé un univers , il a , pour rendre cet univers heureux , fondé sur de mutuels besoins , le mutuel bonheur : c'est ainsi que l'ordre éternel regne depuis le com-

* Faneux Mathématicien & Algébriste, fort estimé par le grand Newton.

commencement, & que la créature
 est liée à la créature, l'hom-
 me à l'homme. Tout ce que
 le Ciel vivifiant anime, tout
 qui respire dans les airs, tout
 ce qui croît dans la profon-
 deur des mers, ou qui habite
 sur la terre, la nature le nour-
 rit d'une flamme vitale, en fait
 éclore les semences productri-
 ces. L'homme non-seulement,
 mais tout ce qui erre dans les
 bois, tout ce qui vole dans l'air,
 ou nage dans l'eau, s'aime soi-
 même, mais ne s'aime point
 uniquement : chaque sexe se
 recherche. Leur plaisir ne finit
 point avec les vifs embrasse-
 mens : ils s'aiment & se retrou-
 vent encore une fois dans leur
 race. Les bêtes & les oiseaux
 s'acquittent de leur charge : les
 meres nourrissent & les peres
 défendent. Les petits devenus

Etablis-
 ment de la
 société par
 l'instinct,

grands , sont congédiés pour courir la terre ou l'air : à cet âge l'instinct paternel s'arrête , les soins finissent , les liens se rompent , chacun cherche de nouveaux embrassemens : d'autres amours commencent : une race nouvelle succède.

La raison en resserre encore plus étroitement les liens.

L'espece humaine moins capable de s'aider , demande des soins de plus longue durée , & ces soins produisent des liens plus durables. La réflexion & la raison les fortifient , l'amour & l'intérêt les resserrent. On brûle par sympathie , on se fixe par choix. Chaque vertu marche à son tour après chaque passion. De nouveaux besoins , de nouveaux secours , de nouvelles habitudes entrent la bienveillance sur les bienfaits. Les races se suivent : une en procréée une autre. Un amour d'ha-

bitude maintient l'union de la race qui procrée : un amour de nature maintient la race procrée. A peine celle-ci est-elle parvenue à la maturité de l'homme, elle voit celle dont elle a reçu la vie, incapable de s'aider. La mémoire & la prévoyance, l'une par le souvenir d'une tendre jeunesse, & l'autre par la crainte d'une vieille infirme, font naître de justes retours : ainsi, le plaisir, la reconnoissance & l'espérance combinées donnent encore de plus grandes forces à l'intérêt mutuel, & préservent l'espèce.

Que l'on ne croye point que dans le premier état du monde la créature marchât aveuglément. C'étoit le regne de Dieu. L'amour propre & l'amour social nâquirent avec le monde : l'union fut le lien de toutes

Du premier
état du monde.

choses , & de l'homme. Alors il n'y avoit point d'orgueil , ni tous ces arts qui aident à la vanité. L'homme & la bête jouïssant également des forêts , marchoient ensemble à l'ombre des bois. Ils avoient une même table & un même lit. Des meurtres ne fournissoient point à l'homme son habillement & sa nourriture. Une forêt retentissante étoit le temple général , où tous les êtres à qui Dieu a donné les organes de la voix , chantoient les louanges de ce Pere commun. Le sanctuaire n'étoit ni revêtu d'or , ni souillé de sang. Le Prêtre étoit sans blâme , pur , exempt de carnage & de vénalité. Un soin universel étoit l'attribut des cieux : la prérogative de l'homme étoit de gouverner , mais sans tyranniser. O , que l'homme des tems
qui

qui devoient suivre , est différent ; Bourreau & tombeau de la moitié de ce qui a vie ; ennemi de la nature ; un gémissement général se fait entendre à ce meurtrier des autres êtres-mais traître à lui-même , de justes maladies naissent de son luxe , & les meurtres qui l'assouvissent vangent ce qu'il a immolé.

Les passions furieuses nâquirent de ces premiers carnages, & attirèrent contre l'homme un animal plus féroce , l'homme même.

Voyons comment cet homme s'éleva peu à peu de la nature à l'art : la raison copia l'instinct. La voix de la nature parla ainsi à l'homme :

» Va , dit-elle , & puise tes
 » instructions dans les e-
 » xemples des bêtes. Apprends

La raison
 instruite par
 l'instinct dans
 l'invention
 des arts.

» des oifeaux les alimens que
 » les arbriffeaux produifent ; &
 » des animaux les propriétés
 » des herbes. Que l'abeille t'en-
 » feigne à bâtir , la taupe à la
 » bouer ; le vers à tiffer. Ap-
 » prends du petit Nautilus * à
 » naviguer , à manier l'aviron ,
 » & à recevoir l'impreffion du
 » vent. On trouve parmi les
 » bêtes toutes les formes de fo-
 » cieté. Ici font des ouvrages
 » & des villes foûterraines ; là
 » font les villes en l'air , con-
 » ftruites fur des arbres agi-
 » tés. Etudie le génie & la po-
 » lice de chaque petit peuple ;

Origine des
 fociétés poli-
 tiques.

* C'est un poiffon que Oppian Halicut. décrit de cette maniere au livre premier. Il nage fur la mer dans fa coquille qui refemble au corps d'un navire. Il éleve en l'air deux de fes pieds ent e lesquels est une membrane étendue qui lui fert de voile , & il fe fert de fes deux autres pieds comme de deux rames. On voit ce poiffon dans la Méditerranée.

» la république des fourmis & le
 » royaume des abeilles : com-
 » ment celles-là rassemblent
 » leurs richesses dans des maga-
 » sins communs, & conservent
 » l'ordre dans l'anarchie : com-
 » ment celles-ci, quoique foumi-
 » ses à un seul maître, ont néan-
 » moins chacune leur cellule fé-
 » parée & leurs biens en propre.
 » Remarque les loix invaria-
 » blés qui préservent leur état ;
 » loix aussi sages que la nature,
 » aussi immuables que le des-
 » tin. En vain ta raison veut
 » tisser des toiles plus délicates,
 » retenir la justice dans le filet
 » de la loy, & faire d'un droit
 » trop rigide une souveraine in-
 » justice : droit toujours trop
 » foible avec les gens forts &
 » toujours trop fort avec les gens
 » foibles. Va, régne sur toutes
 » les créatures : que la plus ha-

» bile fasse obéir les autres :
» pour des arts appris des brutes
» on te couronnera , on t'ado-
» rera comme un Dieu.

Ainsi parla la nature. L'homme docile obéit : des villes furent bâties , des sociétés furent formées : ici s'éleve un petit état : auprès il s'en éleve un autre , & ils s'unissent par amour ou par crainte. Y a-t-il un país où des arbres produisent des fruits plus exquis , & un autre país où les sources donnent des eaux plus salutaires ? ce que la guerre pourroit ravir , le commerce peut le donner ; au lieu d'être ennemi , on devint ami : la communication & l'amour unissoient fortement le genre humain , lorsque l'amour étoit encore libre & qu'il n'y avoit de loix que celles de la nature : C'est ainsi que les états furent

formés. Le nom de Roy, fut inconnu, jusqu'à ce qu'un intérêt commun plaçât le pouvoit dans un seul. Alors la vertu, ou répandant le bonheur par les arts, ou ne faisant la guerre que pour éloigner les maux, cette vertu de même nature que celle qui fait obéir les enfans à leurs peres, rendoit le Prince le pere du peuple.

Jusqu'à lors chaque Patriar- che couronné par les mains de la nature, étoit le Roy, le Prêtre & le Pere de son état naissant. Ses sujets se fioient sur lui, comme sur une seconde Providence. Son œil étoit leur loi, sa langue leur oracle. Il leur apprit à faire sortir leur aliment du sillon étonné, à commander le feu, & contenir les eaux, à tirer des monstres des plus profonds abîmes de la mer, & à

Origine de
gouverne-
ment mo-
narchique.

Gouverne-
ment des Pa-
triarques.

faire descendre l'aigle du ciel sur la terre : enfin devenu languissant , maladiſ & mourant , les peuples commencerent à plaindre comme homme , celui qu'ils avoient révééré comme Dieu. Enſuite en remontant de pere en pere , ils rechercherent un grand , un premier Pere & ils l'adorérent. La ſimple tradition que cet univers a commencé , fit paſſer de pere en fils une foi non interrompüé. L'ouvrier étoit diſtinctement connu par ſon ouvrage , & la raiſon n'en reconnut jamais qu'un ſeul. Avant que l'eſprit perverti eût alteré cette lumiere , l'homme ſemblable à ſon créateur , trouva que tout étoit bon : il marchoit à la vertu dans les voyes du plaifir : & dans le Dieu qu'il reconnoiſſoit , il reconnoiſſoit un pere. Alors toute la foi , tout

L'amour eſt
le principe de
la religion &
d'un vrai
gouverne-
ment.

le devoir consistoit dans l'amour : la nature n'admettoit dans l'homme aucun droit divin, & ne pouvant apprehender aucun mal de Dieu, elle ne croioit pas qu'un être souverain pût n'être pas un être souverainement bon. Une vraye foi, un bon gouvernement étoient unis ensemble. L'une n'étoit que l'amour de Dieu & l'autre l'amour de l'homme.

Qui le premier enseigna à ces ames esclaves & à ces royaumes ruinés, cette créance monstrueuse que plusieurs ont été faits pour un ; cette orgueilleuse exception de toutes les loix de la nature, qui bouleverse le monde & contrequarre la cause suprême ? La force fit premièrement les conquêtes, & les conquêtes firent les loix. Jusqu'à ce que la superstition ap-

La crainte est le principe de la superstition & de la tyrannie. Origine & caractère de l'idolâtrie.

prit à respecter le tiran : elle partagea la tyrannie avec lui ; & lui prêtant son secours fit un Dieu du conquérant , & un esclave du sujet. Elle se prévalut du feu des éclairs , du bruit du tonnerre , du tremblement des montagnes , & des gémissemens de la terre , pour faire prosterner l'homme foible , & contraindre les orgueilleux à prier des êtres imaginaires , qu'ils croioient auteurs de ces accidens. Du ciel qui s'éclatoit , elle fit descendre des dieux , & sortir des spectres infernaux de la terre qui s'entr'ouvroit. Elle fixa ici des demeures terribles , & là les demeures fortunées. La crainte fit des démons , & une foible espérance fit des dieux ; dieux de partialité , d'inconstance , de passion , d'injustice , dont les attributs étoient la rage , la vengeance,

geance , ou la luxure ; tels que des ames lâches pouvoient les imaginer : cœurs tirans , ils crurent dans des dieux tirans. Alors le zèle & non la charité devint leur guide : l'enfer fut bâti sur la haine , & le ciel sur l'orgueil. Alors la voûte céleste cessa d'être sacrée : on bâtit des Temples : des Autels de marbre furent élevés & arrosés de sang. Pour la première fois les Prêtres se nourrirent d'une chair vivante , & ensuite fouillèrent de sang humain leur idole hideuse. Ils ébranlèrent la terre par les foudres du ciel, & se servirent de Dieu comme d'une machine pour les lancer contre leurs ennemis.

C'est ainsi que l'amour propre borné dans un seul , sans égard à ce qui est juste ou injuste , se fraye un chemin à la

Influence de
l'amour pro-
pre pour le
bien de la
société.

puissance , à l'ambition , aux richesses & à la volupté. Ce même amour propre répandu dans tous , fournit lui-même des motifs pour le restreindre , & est la source du gouvernement & des loix. Car si ce qu'un homme désire , les autres le désirent aussi ; que sert la volonté d'un seul contre la volonté de plusieurs ? Comment conservera-t-il une chose , si , ou lorsqu'il est endormi , un plus foible la lui dérobe ; ou lorsqu'il est éveillé , un peu plus fort la lui arrache ? L'amour de la sûreté doit restreindre celui de la liberté , & tous doivent s'unir pour la conservation de ce qu'un chacun désire d'acquérir. C'est ainsi que pour leur propre sûreté , les Rois forcés à la vertu , cultivent la justice & la bienveillance , que l'amour pro-

pre abandonne ses premiers mouvemens, & que le bien privé se trouve dans le bien public.

C'est ce qui fait qu'un esprit consacré à l'étude, ou qu'une ame généreuse, un ami des dieux ou un ami de l'homme, un Poëte ou un bon citoyen, s'élève pour rétablir la foi & la morale que la nature a premièrement donnée; rallume son ancien flambeau, non point un flambeau nouveau : s'il ne peint point l'image de Dieu, il en trace l'ombre: apprend aux Rois & aux Peuples à user de leurs justes droits : à ne point lâcher ni retenir trop la bride délicate: à si bien accorder le grand avec le petit, que qui touche l'un ébranle l'autre : & à si bien unir leurs intérêts naturellement contraires, qu'il en résulte une harmonie

Rétablissement de la vraie Religion, & d'un juste gouvernement sur leur premier principe.

Gouvernement mixte

d'états bien concertés, Et telle est la grande harmonie du monde qui naît de l'union, de l'ordre & du concert général de toutes choses, où le grand & le petit, le fort & le foible sont faits pour servir & non pour souffrir, pour fortifier & non pour envahir; où l'on est d'autant plus puissant qu'on est plus nécessaire aux autres, & où l'on est heureux à proportion que l'on fait des heureux; où tout tend à un seul point, où tout est porté vers le même centre, bêtes, hommes ou anges, serviteur, Seigneur ou Roi.

Diverses formes de gouvernement, & leur but véritable & commun.

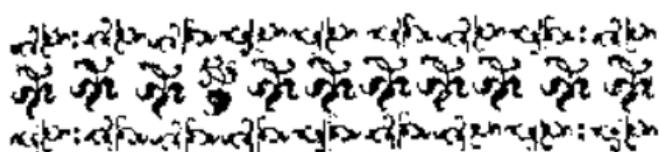
Laissez aux insensés à disputer sur la forme du gouvernement. Le mieux administré est le meilleur. Laissez les faux zelés disputer sur les différentes manieres de croire. Tout ce qui s'oppose à l'unique, à la grande

fin, doit être faux : & tout ce qui contribué au bonheur du genre humain, & à la correction des mœurs, vient de Dieu.

L'homme semblable à la vigne, a besoin de support ; & la force qu'il acquiert vient de l'embrassement qu'il donne. Ainsi que les Planètes qui toutes à la fois tournent sur leur propre axe & tournent autour du soleil, de même deux mouvemens compatibles agissent dans l'ame, dont l'un regarde la personne même, & l'autre l'univers.

C'est ainsi que Dieu & la nature ont lié la fabrique générale, & ont voulu que l'amour propre & l'amour social confondus, ne fussent qu'un.

Fin de la troisième Epistre.



E S S A I

S U R

L'H O M M E.

E P I T R E IV.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport au
bonheur.*

O Bonheur ! le but & la fin
de notre être : bien , plai-
sir , repos , contentement, quel
que soit ton nom ; ce je ne sçais
quoi qui excite nos soupirs éter-
nels , pour lequel nous suppor-
tons la vie , & nous ne crai-
gnons pas de mourir : toujours

si près de nous , & toujours au-delà de nous : toujours recherché plus loin qu'il n'est ; vû confusément par le sage , comme par la fou : Plante d'une semence céleste , si tu es tombée ici-bas , dis dans quel terroir mortel tu daignes croître ? Brilles-tu épanouï par les rayons d'une Cour favorable , ou es-tu enterré avec les diamans dans des mines précieuses ? Es-tu entrelassé avec les guirlandes des lauriers du Parnasse , ou es-tu moissonné par le fer dans le champ de Mars ? Où croît-il ? où ne croît-il pas ? Si notre travail est vain , c'est la faute de la culture , & non du terroir. Le bonheur véritable , n'est point renfermé dans quelque lieu privilégié ; on ne peut le trouver nulle part , ou on le trouve par tout : on ne peut

l'acheter , il est libre ; il fuit les Monarques. Bolingbroke , il habite avec toi.

Demande aux Sçavans le chemin pour y arriver ; les Sçavans sont aveugles : l'un nous ordonne d'être serviable , l'autre de fuir les hommes : quelques-uns font consister le bonheur dans l'action , & d'autres dans le repos ; ceux-ci l'appellent plaisir , & ceux-là contentement : toutes ces définitions ne disent gueres plus ou moins que ceci , *que le bonheur est bonheur*. L'un dit que son plaisir est de n'avoir aucune peine ; un autre ne sçait où le fixer ; incertain , il doute de tout. Il y en a même qui nient que la vertu y ait aucune influence.

Abandonnons les sentiers d'une folle opinion ; suivons la voye de la nature. Tous les états

Le bonheur
mal défini
par les Phi-
losofes.

Le bonheur
est le but de
tous les hom-
mes & que
tous peuvent
atteindre.

peuvent atteindre au bonheur : tout le monde peut le posséder : ses biens s'offrent à nous , ils ne consistent point dans aucune extrémité. Il ne faut que du bon sens dans l'esprit, de la droiture dans le cœur : & qu'on se plaigne tant qu'on voudra de la diversité des portions ; il n'y a pas moins une égalité de *tranquillité commune*, qu'une égalité de *sens commun*.

Dieu gouverne par des Loix générales & non particulières. Il veut que le bonheur soit égal, & pour être tel, il doit être social, parce que tout bonheur particulier dépend du bonheur général.

Ressouviens-toi , Homme, que la cause universelle n'agit pas par des loix particulières, mais qu'elle agit par des loix générales : & qu'elle a constitué, ce qui doit s'appeller le véritable bonheur , non dans le bien d'un seul , mais dans le bien de tous. Il n'y a pas de bonheur dont jouisse un individu, que ce bonheur ne panche en quelque maniere vers

toute l'espèce. Un cruel bandi, un tiran fougueux enivré d'orgueil, un hermite enterré ne peuvent suffire à leur bonheur. Ceux qui prétendent le plus de fuir ou de haïr le genre humain, cherchent un admirateur, souhaitent de s'assurer d'un ami. Si l'on fait abstraction de ce que les autres sentent, de ce qu'ils pensent, tous les plaisirs seront languissans, la gloire s'obscurcira. Chacun a sa part de bonheur; & qui en veut obtenir davantage, éprouvera que le plaisir ne paye pas la moitié de la peine.

L'ordre est la première loi du Ciel: & ce principe accordé, il y a, & il doit y avoir des hommes plus puissans que les autres, plus riches, plus habiles; mais d'en inférer qu'ils soient plus heureux, c'est heur-

Comme il est nécessaire pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société que les biens extérieurs soient inégalement distribués: le bon-

heur ne peut
pas confiter
dans leur
possession.

ter le sens commun. Quoi qu'inégal dans la distribution de ces biens, le ciel est néanmoins impartia. Si les hommes sont égaux dans leur bonheur, loin de le détruire, cette inégalité de biens produit des besoins mutuels qui servent à l'augmenter. La différence qui se trouve dans la nature, en conserve la paix. Qu'importe la condition? qu'importent les circonstances? Le bonheur est le même dans le Sujet comme dans le Roi, dans celui qui défend, ou dans celui qui est défendu: dans celui qui trouve un ami, ou dans celui qui est cet ami. Le Ciel qui a soufflé dans tous les membres de l'univers une vie commune, leur a aussi donné une benediction commune. S'il y avoit une égalité dans la possession des biens, & que ceux

qui les possèdent fussent d'un même degré, n'y auroit-il pas des débats continuels ? Ainsi donc, si Dieu a fait un bonheur pour tous les hommes, il ne peut pas l'avoir placé dans les dons de la fortune.

La fortune en peut disposer diversément : on appelle les uns heureux, les autres malheureux ; mais l'égalité de la juste balance des cieus se manifeste, en donnant aux uns de l'espérance, aux autres de la crainte. Et ce n'est pas le bien ou le mal présent qui fait le sujet de la joie ou de l'affliction ; mais le pressentiment d'un mieux ou d'un pis futur.

Nonobstant cette inégalité, la Providence a par ses deux passions de la crainte & de l'espérance, balancé le bonheur parmi les hommes.

O, fils de la terre ! voulez-vous encore par des montagnes entassées vous élever jusqu'aux cieus ? Les cieus se rient de vos vains efforts & vous ense-

velissent sous les masses élevées par votre folie.

Ce que c'est
que le bonheur
de l'homme. Sa
compatibilité
avec la constitution
de ce monde.

Scachez que tous les biens dont peuvent jouir des individus, que tous ceux que Dieu & la nature ont destinés à l'homme, que tous les plaisirs de la raison & les joies des sens, consistent en trois choses, la *santé*, la *paix*, & le *nécessaire*. La santé ne se maintient que par la tempérance : & la paix est l'apanage de la vertu. Les bons & les mauvais peuvent acquérir les dons de la fortune, mais le plaisir de la jouissance en est diminué à proportion de la méchanceté de ceux qui les obtiennent. Qui dans la poursuite des richesses ou des voluptés risque le plus, de celui qui n'employe que des moyens droits, ou de celui qui en employe d'injustes ? Du vi-

tieux ou du vertueux, soit heureux ou malheureux, lequel des deux excite le mépris, lequel excite la compassion? Calculez tous les avantages que le vice heureux peut obtenir, vous trouverez que la vertu les fuit & les dédaigne; & donnez à un scélerat tous les bonheurs qu'il peut souhaiter, il y en a toujours un qui lui manque, celui de passer pour honnête homme.

Aveugle à la vérité & au système général de Dieu ici-bas, on attache le bonheur au vice, le malheur à la vertu. Celui qui connoît le mieux le grand plan qui entre le mieux dans l'ordre général, celui-là connoît le mieux le bonheur, celui-là sera le plus heureux. Il n'y a que les foux qui appellent l'homme de bien malheureux, pour

Erreur d'imputer à la vertu ce qui n'est que le malheur de la nature ou de la fortune.

des maux ou des accidens que le hazard donne à tous. Voyez la chute de Falkland , cet homme juste & vertueux : voyez le divin Turenne renversé sur la poussière : voyez le sang de Sidney couler dans le champ de Mars : est-ce leur vertu qui en est la cause ? n'est-ce point leur mépris pour la vie ? O jeune & cher Digby , l'objet de nos regrets , est-ce la vertu , (car les cieux n'en donnerent jamais davantage) qui t'a précipité dans le tombeau ? Si c'est la vertu qui fait expirer le fils , pourquoi donc le pere vit-il comblé d'années & plein d'honneur ? Pourquoi le digne Evêque de Marseille respira-t-il un air pur , tandis que la nature languissoit , & que chaque souffle de vent apportoit sa mort ? Ou pourquoi les cieux laissent-ils si long-tems

tems (si toutefois la vie peut être longue) laissent - ils aux pauvres & à moi une mere respectable ?

Qu'est-ce qui fait le mal physique , & qu'est ce qui fait le mal moral ? L'un , les écarts de la nature ; & l'autre , les égaremens de la volonté. Dieu n'envoye point de maux ; la nature les laisse tomber , ou ils s'échappent dans les changemens ; l'homme qui s'en infecte les augmente. Nous pouvons aussi peu nous plaindre aux cieus de ce que le juste Abel est tué par Caïn , que de ce qu'un fils vertueux souffre les incommodités d'un sang corrompu que lui a transmis un pere débauché. Doit-on croire que la cause éternelle , semblable à de foibles Princes , renversera ses loix pour quelques favoris ?

Foisse de vouloir que Dieu altere les Loix générales en faveur d'un particulier.

H

Faut-il que l'Etna brûlant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres & rappelle ses feux ? Que des impressions nouvelles se fassent ressentir sur les airs & sur les mers, pour aider à la respiration du vertueux Bethel ? Que dans un tremblement de terre les montagnes ébranlées n'obéissent pas aux déterminations de la gravité, parce que vous passez tout près ? Ou qu'un vieux temple prêt à s'écrouler suspende sa chute pour la réserver à de Chartres ?

Ce monde, si propre pour les scélérats, ne vous contente donc point : imaginons-en un meilleur. Supposons qu'il devienne un Royaume de justes : considérons d'abord comment ces justes s'accorderont. Je veux que les hommes de bien mé-

ritent un soin particulier de Dieu ; mais qui autre que Dieu peut dire quels sont les hommes de bien ? L'un pense que l'esprit céleste est descendu dans Calvin : un autre croit qu'il a été un instrument de l'enfer. Si Calvin partage le bonheur des Cieux, ou s'il ressent le poids de la verge vengeresse, l'un crie qu'il y a un Dieu, & l'autre crie qu'il n'y en a point. Ce qui choque l'un, édifie l'autre, & un seul système ne peut satisfaire tous les hommes. Si d'un autre côté chacun a le sien, tout ne sera que débats ? Faudra-il que le mari & la femme aient différens systèmes ? Le meilleur de tous, fait sur nous des impressions différentes, & ce qui récompense votre vertu punit la mienne. *Tout ce qui est, est bien.* Il est vrai

Nous ne pouvons dire quel est l'homme de bien, mais tel qu'il soit il doit être le plus heureux.

que ce monde a été fait pour Cefar , mais il a auffi été fait pour Titus : & qui des deux fut le plus heureux ? celui qui enchaîna fa patrie , ou celui dont les vertus foupiroient la perte d'un jour écoulé fans bienfaits ?

Mais , dites-vous , quelquefois la vertu meurt de faim , tandis que le vice regorge de biens. Que s'ensuit-il ? le pain est-il la récompense de la vertu ? Le vice peut l'acquérir , c'est le prix du travail : le feclerat le mérite lorsqu'il laboure la terre : il le mérite lorsqu'il affronte les mers , où la folie combat pour les tirans & pour les richesses. L'homme de bien peut être foible , indolent ; mais auffi il n'aspire point à l'opulence , il aspire au contentement. Suppofé cependant qu'il foit riche , vos demandes feront-elles finies ?

Non. Faudra-t il que l'homme de bien manque de santé & de puissance ? Je veux qu'il ait richesse, puissance, & tous les biens de la terre. Vous demanderez encore, Pourquoi son pouvoir est limité ? pourquoi il est un particulier ? pourquoi il n'est point un Roi ? Mais pourquoi ne demandez-vous pas les dons intérieurs au lieu des extérieurs ? pourquoi l'homme n'est point un Dieu, & la terre un Ciel ? Qui demande & qui raisonne ainsi, concevra avec peine que Dieu donne assez lorsqu'il peut donner plus. Sa puissance étant immense, si les demandes le sont aussi, à quel degré dans la nature s'arrêteroient-elles ?

Ce que rien sur la terre ne peut donner ni détruire, le calme de l'ame & la joie intérieure

Les biens extérieurs ne sont pas une vraie recom-

penſe. Ils ſont ſouvent incompatibles avec la vertu, & ſouvent ils la détruiſent.

du cœur, c'eſt le prix de la vertu. En voudriez-vous fixer un meilleur, & donner à l'humilité un caroffe à ſix chevaux ? à la juſtice, l'épée du conquérant ? à la vérité, une mitre ? & à l'amour du bien public, ce qui d'ordinaire le détruit, une couronne ? Ces recompenſes ne plairoient point à la vertu, ou la détruiraient. Combien ſouvent par elles ont été détruites à ſoixante ans des vertus qu'on avoit admirées dans un jeune homme de vingt-un.*

Ils ne peuvent rendre heureux un homme ſans vertu. Preuve de détail. Richesſes.

Examinons : les richesses peuvent-elles donner à tout autre qu'à l'homme juſte un contentement perſonnel & la confiance des autres ? Des Juges & des Parlemens ont été achetés avec de l'argent, mais

* C'eſt l'âge où ſuivant les Loix d'Angleterre on entre en majorité.

l'estime & l'amour ne furent jamais à vendre. O quelle folie de croire qu'un homme de bien qui a pour objet de son amour le genre humain, & qui est lui-même l'objet de celui du genre humain, dont la vie respire la santé, & la conscience l'innocence, soit haï de Dieu, parce que Dieu ne lui a pas donné mille guinées de rente ?

L'honneur & la honte ne ^{Dignité} naissent point de notre condition. Faites-bien ce que vous devez faire : c'est en quoi consiste l'honneur. La fortune a mis quelque petite différence entre les hommes : l'un se quarre dans ses guénilles, & l'autre se démène dans ses brocards : le Savetier dans son tablier de peau : l'homme d'Eglise dans sa soutane : le Moine avec son froc, & le Roi avec

sa couronne. Mais, vous écrierez-vous, y a-t-il rien qui diffère plus qu'une couronne & qu'un froc ? Oüi, mon ami, l'homme sage & l'homme fou. Vous trouverez que si une fois le Monarque agit en Moine, & que l'homme d'Eglise s'enivre en Savetier, que c'est le mérite qui fait l'homme éminent, & le manque de mérite qui fait l'homme vulgaire : car au reste que fait le tablier de l'un, ou la fontane de l'autre ?

Naissance.

D'être tout couvert de titres & garni de cordons, c'est ce que tu peux être par la faveur des Rois ou de leurs courtisannes. Ton sang vanté depuis mille ans ou environ, peut couler de Lucrece en Lucrece. Mais si c'est sur le mérite de tes peres que tu établis le tien, ne compte seulement que ceux qui furent

rent

rent grands hommes & hommes de bien. Que si ton sang ancien , mais ignoble , a coulé dans des cœurs lâches , fût-ce depuis le déluge : va , & compte que ta famille est roturière ; & n'annonce point que tes peres ont été si long-tems sans mérite. Des insensés , des esclaves & des lâches ne peuvent être annoblis ; non pas même par le sang des Hovvards.

Examine ensuite la grandeur. Grandeur
Où se trouve-t-elle ? Tu me réponds parmi les héros & les politiques : les héros sont tous les mêmes , on en convient assez , depuis le fou de Macedoine jusqu'à celui de Suede. Tout le but extravagant de toute leur vie est de se trouver , ou de se faire ennemis du genre humain. Pas un ne se rappelle le passé ; ils vont toujours en avant,

& néanmoins ne regardent jamais au delà du pas qu'ils font. Et ne préférons point au héros le politique & l'habile homme : rusé & circonspect il cherche à saisir les hommes dans des momens inconsiderés : ce n'est pas habileté ou sagesse dans lui : c'est foiblesse dans les autres. Mais en supposant même le succès , que le héros fasse des conquêtes & que le politique trompe ; quelle absurdité d'appeller un mal-honnête homme , un grand homme ? La prudence criminelle de l'un , & la bravoure forcenée de l'autre sont loin de la sagesse & de l'honneur. Celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens , ou qui disgracié rit dans l'exil ou dans les fers , soit qu'il regne comme le sage Antonin , ou qu'il meure comme Socrate , celui-là est vraiment Grand,

Qu'est-ce que la renommée? Renommée.
 Cette vie imaginaire qui respire dans les autres. Objet toujours au-delà de nous, que nous n'obtenons qu'après la mort, & dont la mort nous empêche de jouir. Que vous importe, Mylord, que ce soit de vous ou de Cicéron dont on parle, quand vous ne l'entendrez pas. Tout ce que la renommée nous fait sentir, naît & se termine dans le petit cercle de nos amis ou de nos ennemis : Pour tous les autres, ce qui vit, ou ce qui ne vit plus, est également une ombre, soit Eugene ou Cesar; soit qu'il brille ou qu'il ait brillé, en tels tems, en tels lieux, sur le Rhin ou sur le Rubicon. Qu'est-ce qui fait la réputation du bel esprit? c'est sa plume: celle du General? son bâton de Commandant. L'honnête-hom-



me, le plus noble ouvrage de Dieu, la doit à soi-même. La nature de la réputation, en fait le prix. La renommée ne préserve-t-elle pas de la mort le nom d'un scelerat ? Elle le fait de la même manière que la justice a préservé son corps du tombeau, & ce qu'il eut mieux valu ensevelir dans l'oubli, est exposé pour empestier les autres hommes. Toute réputation qui ne provient pas d'un vrai mérite, nous est étrangère & pernicieuse : son encens porte à la tête, mais ne pénètre pas au cœur. Une heure d'une approbation intérieure l'emporte sur des années d'acclamations d'une populace sottement éprise, Marcellus exilé ressentait de plus véritables joies, que César à la tête du Sénat soumis par force à son pouvoir usurpé.

Quels avantages résultent des talens supérieurs ? Dites-nous, Mylord, car vous le pouvez, ce que la science nous donne : le chagrin de sçavoir combien peu nous sçavons de voir plus distinctement les fautes des autres, & de sentir plus vivement les siennes propres. Condamné à débrouïller les affaires, ou à restaurer les arts, sans second ou sans Juge, vous voulez montrer des verités, ou sauver le país qui s'abîme : tout le monde craint, personne ne vous aide, & peu vous comprennent. O triste prééminence de vous sentir au dessus des foibleses de la vie, & des consolations qu'elle offre !

Qu'on examine sévèrement tous ces differens avantages : toute supputation faite, qu'on voye quel en est le résultat :

Les hommes sont malheureux avec la possession de tous ces biens.

combien sûrement pour acquérir l'un on doit perdre de l'autre , s'il n'est totalement perdu : combien ils sont peu compatibles ? Combien souvent on risque pour eux la vie , & toujours le repos. Examinons donc ; & si toutefois ils peuvent encore exciter notre envie : voyons à qui le hasard les donne , & voudrions-nous nous changer pour eux ? Si nous sommes assez simples que de soupirer pour un cordon , remarquons quelle grace il donne au Lord Umbra & au Chevalier Billy. Si le métal jaune est l'objet de notre passion , jettons les yeux sur Gripus ou sur sa femme. Si les talens nous flattent , réfléchissons combien a brillé Bacon , le plus habile , le plus éclairé & le plus foible des hommes. Si nous sommes

ravis d'un nom fameux , voyons Cromvvel condamné à une renommée éternelle. Si l'union de tous ces prétendus biens excite notre ambition , lisons les anciennes histoires : elles nous apprendront à les mépriser tous. On y découvre la fausseté du bonheur dans les richesses , les dignités , la réputation & la grandeur. Sont-ils heureux ceux qui ne possèdent la confiance des Rois & les cœurs des Reines que pour les trahir ? Sur queiles indignes actions leur gloire est-elle fondée , semblables en cela à la fiere Venise qui s'éleve d'un marais fangeux. Leur crime & leur grandeur avance d'un pas égal , & leur heroïsme détruit l'humanité. On voit sur leur front les lauriers de l'Europe , mais ou teints de sang , ou fruits de la

vénalité : on les voit enfin ces hommes , ou cassés de travaux , ou perdus par la moleste , ou fameux par le pillage des Provinces. O malheureuses richesses à qui la gloire ne sçauroit donner de l'éclat ; ou qu'elle ne sçauroit préserver de la honte ! Quel est le bonheur qui termine leur carrière ? Des mignons avides , ou une femme impérieuse , embarassent leur magnifique chambre , leur superbe alcove , & troublent leur sommeil par un trop pompeux cortège. Helas ! qu'on ne se laisse pas éblouir par l'éclat de leur midi ; qu'on le compare à l'obscurité de leur matin & de leur soir. Tout le résultat de leur grande renommée n'est qu'un songe , où leur gloire est confonduë avec leur honte.

Connoissons donc cette vérité, & la connoissance en suffit à l'homme, qu'il n'y a d'autre bonheur ici-bas que la vertu ; le seul point où la félicité humaine soit fixée, & qui fasse goûter le bien sans le mélange du mal : le seul qui donne au mérite de constans retours, & qui lui donne également du plaisir des bienfaits reçûs & des bienfaits donnés ; où la joie est sans égale, lorsque le succès nous seconde, & où le défaut de succès ne produit aucun chagrin : jamais rassasiée, quoique toujours contente ; & d'autant plus savourée, qu'elle effuie plus de revers. Les ris que la folie insensible fait éclater dans ses fausses joies, sont beaucoup moins agreables que les pleurs mêmes de la vertu : elle extrait du bien de tous les objets, en

La vertu seule constitue un bonheur dont l'objet est universel & éternel.

acquiert de tous les endroits ; elle s'exerce toujours , jamais n'est fatiguée ; elle n'est point enflée de la chute d'un autre homme , ni abbatuë de son élévation : elle est fans besoins , elle ne peut former aucun souhait , puisque par rapport à la vertu , en souhaiter davantage , c'est l'obtenir.

C'est le seul bonheur que les cieux puissent donner à tous : il ne faut que penser pour le connoître , & que sentir pour le goûter. L'homme méchant , pauvre au milieu des richesses , aveugle quoique sçavant , ne sçauroit y atteindre. L'homme de bien le trouve fans efforts : il n'est esclave d'aucune secte , il ne prend point une route particuliere , il s'élève par l'inspection de la nature , au Dieu de la nature ; il n'abandonne ja-

mais cette chaîne qui lie le grand système, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin. Il voit que dans cette chaîne aucun être ne sçauroit être heureux, que ce bonheur n'affecte quelqu'un au-dessus, quelqu'un au-dessous. Il apprend de l'union de ce grand tout l'unique but de l'ame humaine, & connoît que le principe & la fin de la foi, de la morale, est l'amour de Dieu & celui de l'homme.

L'esperance toujours fidele à l'homme vertueux, le guide de point en point, & répand de plus en plus ses rayons sur son ame, jusqu'à ce qu'unie à la foi, & devenue sans bornes, elle lui fait goûter un bonheur qui comble toutes ses puissances. Il voit pourquoi la nature a mis dans l'homme seul l'es-

perance d'un bonheur connu ; & pourquoi la foi y ajoute l'esperance d'un bonheur inconnu. La nature ne donne aux autres créatures que le mouvement vers un bonheur présent , & fait qu'elles trouvent ce qu'elles cherchent. Le présent fait à l'homme est plus grand : la nature & la foi unissent à la plus grande vertu , le plus grand bonheur ; elles lui présentent tout à la fois la vûë brillante du bonheur , & les plus puissans motifs pour l'acquiescer.

La perfection du bonheur consiste dans l'amour de Dieu & dans celui des autres hommes.

L'amour propre ainsi allié avec l'amour social & l'amour de Dieu , nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre voisin. Est-ce trop peu pour ton cœur genereusement illimité ? Donne-lui une plus vaste carrière , & étends ta générosité jusqu'à tes ennemis. Ne fais

qu'un système de bienveillance, de tous les mondes , de tous les êtres raisonnables , de tous ceux qui ont vie & sentiment : d'autant plus heureux que tu feras plus genereux ; le plus haut degré de bonheur correspond au plus haut degré de charité.

L'amour de Dieu descend du tout aux parties : mais celui de l'homme s'éleve de l'individu au tout. L'amour propre ne sert qu'à réveiller l'ame vertueuse , ainsi qu'un petit caillou qui jetté dans une eau paisible fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement, un petit cercle qui ensuite s'étend, devient plus grand & encore plus grand. Il embrasse d'abord parent , ami , voisin : ensuite la patrie, & ensuite toute la race humaine. Les épanchemens de l'ame s'étendant de

plus en plus embrassent enfin tous les êtres de toute espee. La terre rit de toutes parts fertilisée par la bonté de l'homme genereux, & dans son cœur le Ciel contemple son image.

Allons donc, mon ami, mon génie. Pour suivons, ô maître du Poëte & du Poëme ! Tandis que ma muse s'abbaisse & remonte des basses passions de l'homme à leurs fins glorieuses : que semblable à toi, profond dans la connoissance des variétés de la nature, je puisse tomber avec dignité & m'élever avec moderation : que formé par tes discours, j'apprenne à passer heureusement du grave à l'enjolié, du vif au sévere ; à être exact avec feu, éloquent sans fard, attentif à la raison, & habile à plaire. O, tandis que ton nom vole à pleines voi-

les sur le cours du tems , & qu'il accumule la gloire , ma petite barque pourra-t-elle fuivre , courir vers le triomphe , & partager le souffle favorable ? Lorsque les hommes d'Etat , les Héros & les Rois reposeront dans la poussiere , eux dont les fils rougiront que leurs peres aient été tes ennemis , mes vers apprendront ils à la posterité que tu fus mon guide , mon Philosophe & mon ami ? qu'excité par toi , ma muse quitta les sons pour s'élever aux choses , & passa de l'imagination au cœur ? qu'au lieu du faux éclat de l'esprit , je fis briller la lumiere de la nature , que je fis voir à l'orgueil , que tout ce qui est , est bien ; que la raison & la passion sont données pour une seule grande fin ; que

112 ESSAI SUR L'HOMME.

le véritable amour propre & l'amour social font le même ; que la vertu seule fait ici-bas notre BONHEUR , & que tout l'objet de notre connoissance est de nous connoître.

F I N.